

L'avenir incertain de l'université

Bill Readings, *Dans les ruines de l'université*, LUX, 2013, 352 p.

Ryoa Chung

Number 305, Fall 2014

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/72434ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (print)

1923-0915 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Chung, R. (2014). Review of [L'avenir incertain de l'université / Bill Readings, *Dans les ruines de l'université*, LUX, 2013, 352 p.] *Liberté*, (305), 56–57.

L'avenir incertain de l'université

Que reste-t-il du savoir quand l'État disparaît ?

RYOA CHUNG

SEIZE ANS après la publication du livre, la traduction française de cet essai remarquable est bienvenue. C'est d'ailleurs étonnant qu'il ait fallu attendre aussi longtemps. Le fait que ce soit une maison d'édition québécoise qui en ait assuré la réalisation est un beau retour du pendule, puisque Bill Readings était professeur de littérature comparée à l'Université de Montréal. J'étais étudiante de cycle supérieur au département de philosophie lorsque j'appris la nouvelle de son décès, qui avait provoqué une onde de choc au sein de notre communauté. Readings est mort dans un accident d'avion en 1994 alors qu'il n'avait que trente-quatre ans. Cet essai conserve une pertinence tout à fait troublante. Il se peut que tous les détails de son analyse de la situation des universités occidentales ne fassent pas l'objet d'un consensus, mais il n'empêche que sa description de l'état des lieux continue d'alimenter les débats. Son constat de départ est que nous sommes témoins du crépuscule de l'université, du moins du déclin d'une certaine idée de sa finalité.

À travers sa reconstruction fabuleuse de l'histoire de l'université occidentale, Readings s'intéresse en particulier au moment de la consolidation de l'université moderne pendant le Siècle des lumières. Son ouvrage offre une interprétation rafraîchissante et non orthodoxe du dernier ouvrage de Kant, *Le conflit des facultés* (1798). Chez Kant, l'émancipation de l'université à l'âge de l'*Aufklärung* repose sur la primauté de la raison universelle et de l'exercice libre du jugement critique dont la philosophie, mère de toutes les sciences, est l'incarnation emblématique. Force est de constater que, dans les termes réactualisés du conflit entre les facultés dites supérieures à l'époque de Kant (la médecine, le droit, la théologie) et les facultés inférieures (la philosophie et les sciences humaines en général), les universités contemporaines ne risquent plus aujourd'hui d'accorder à la philosophie le rôle unificateur de la mission universitaire.

Une mutation remarquable du rôle de l'université en Allemagne survient, selon Readings, lorsque Humboldt substitue la notion de raison par celle de la culture au cœur du projet de fondation de l'Université de Berlin. Dans le contexte de l'émergence à la fois de la conscience nationale allemande et de l'État-nation moderne au tournant du dix-neuvième siècle, c'est au sein de la conception idéale de l'université que convergeront désormais l'idée de la culture et la consolidation de l'identité nationale. Readings décrit par la suite le déclin de cette vision de la finalité de l'université au vingtième siècle, sans aucune nostalgie d'un idéal grandiloquent. Le diagnostic

qu'il pose froidement au sujet de la transformation subséquente de l'université en mode d'entreprise vouée à l'excellence ne témoigne d'aucun regret de la mission universitaire au service de l'État-nation et de l'identité culturelle d'un peuple. Cette « université en ruines » désigne l'érosion d'un principe régulateur et unificateur qui était le fondement de l'organisation des universités du vingtième siècle. En effet, transportée par le raz-de-marée des forces capitalistes de la mondialisation, l'université occidentale a succombé aux

pressions économiques de la compétition internationale. Le « rayonnement » de l'université contemporaine ne dépend plus de sa mission civilisatrice au service de l'État-nation, lui-même en déclin, mais bien plutôt des crédits d'inscription et des « clients » qu'elle attire, des subventions de recherche qu'elle récolte, de l'impact que les professeurs et les chercheurs

qu'elle rémunère sont en mesure de produire par le biais de leurs publications et de leurs interventions médiatiques. Cette fois-ci, c'est la notion d'*excellence*, comprise en termes quantifiables et dénuée de tout contenu substantiel, qui prend le relais des notions de raison universelle et de culture nationale. À la figure auparavant centrale du chercheur universitaire se substitue désormais la figure du recteur gestionnaire mû par sa mission entrepreneuriale.

Le « rayonnement » de l'université contemporaine ne dépend plus de sa mission civilisatrice.

BILL READINGS

Dans les ruines de l'université

Lux, 2013, 352 p.

En 1994, Bill Readings écrivait ceci :

L'Université de Montréal est un vaisseau amiral de la culture au Québec, où l'on n'a que récemment détrôné l'Église comme principale institution responsable de la culture francophone en Amérique du Nord. Le fait de travailler dans une grande université d'un État-nation (en particulier si celui-ci est en devenir) confère aux professeurs d'importants avantages, en ce que leurs activités d'enseignement et de recherche ne sont pas encore totalement soumises au jeu des forces du marché et n'ont pas besoin d'être justifiées par des considérations de performance optimale ou de rendement du capital investi.

La réorientation de la finalité des universités québécoises francophones dans le contexte de la mondialisation doit-elle reposer sur une réhabilitation du rôle des universités en tant que garantes de la culture nationale? L'université québécoise doit-elle plutôt mettre de l'avant sa responsabilité sociale en tant que garante de l'égalité des chances au nom d'une

certaine conception de la justice sociale qui serait à l'abri du consumérisme et des intérêts économiques? Ou doit-on approfondir les réflexions de Readings au sujet de l'université post-historique, c'est-à-dire celle qui ne se définit plus en tant que « projet de développement historique, d'affirmation et de transmission de la culture », afin de devenir une communauté dialogique où la dissension est permise et un lieu de pensée critique « où soulever la question de l'être-ensemble » devient le moteur de sa propre mutation?

Dans la foulée du printemps étudiant qui a enflammé les passions au Québec en 2012; dans le contexte d'une hausse généralisée des droits de scolarité partout dans le monde et parallèlement à l'augmentation effrénée des dettes étudiantes, une réflexion critique sur le rôle et la finalité de l'enseignement supérieur commence à se développer ici comme ailleurs, notamment aux États-Unis et en Grande-Bretagne. La tenue d'un véritable état des lieux sur l'avenir de l'université québécoise n'ayant pas eu lieu, nul doute que la traduction française de cet ouvrage saisissant de Bill Readings nourrira la réflexion en cours. **L**

Manet par Bourdieu

Remettre en jeu la révolution du peintre d'*Olympia*.

CLÉMENT DE GAULEJAC

ON A PU LIRE, ici ou là, que le dernier film des frères Coen, *Inside Llewin Davis*, était l'histoire d'un raté. En réalité, il est beaucoup mieux que cela. C'est l'histoire de l'une de ces figures essentielles au fonctionnement de tout écosystème artistique et dont l'histoire ne retient jamais le nom : le petit maître. La grande beauté du film est en effet d'inverser la perspective du regard que l'on a coutume de porter sur la naissance d'un mythe. On y assiste aux tribulations d'un chanteur folk cherchant à gagner sa vie dans les tavernes de Greenwich Village au début des années 1960, jusqu'à cette dernière séquence qui le voit recevoir une raclée tandis que, sur scène, la voix nasillardée d'un chanteur encore inconnu annonce que les temps sont en train de changer. La reconfiguration de la musique folk n'est ainsi pas considérée à partir de Dylan – c'est-à-dire en adoptant le point de vue du vainqueur – mais elle est, au contraire, envisagée du point de vue

d'un joueur qui ne survivra pas à la consécration du maître, bien qu'il ait contribué à la rendre possible.

Avec des moyens différents, c'est un travail de reconstruction analogue qu'entreprend Bourdieu dans ce livre qui présente l'intégralité des cours qu'il a donnés sur Manet au Collège de France entre 1998 et 2000. Le problème auquel il confronte son œil de sociologue est le suivant : comment regarder la peinture de Manet, non plus du point de vue anachronique de ce qu'elle a accompli, mais à partir de l'espace des possibles dans lequel elle est advenue?

C'est en effet un paradoxe qu'il nous faut affronter. L'œuvre de Manet a modifié nos capacités perceptives au point où on ne peut plus la voir avec l'œil qu'elle a périmé, c'est-à-dire le regard académique de la deuxième partie du dix-neuvième siècle. Mais, s'il ne nous est plus possible de ressentir le scandale qu'elle a pu susciter, on peut quand même essayer d'en reconstituer les raisons.

PIERRE BOURDIEU
Manet, une révolution symbolique
Seuil, 2014, 784 p.